

Les Lunettes Belges

Michel Vergaelen

Les Lunettes Belges

ISBN : 978-2-8121-0716-0

I

Ah ! Bonjour ! Je vous attendais. Prenez place et soyez très attentif. L'histoire que je vais vous narrer est réelle, comme toutes celles que je raconte dans mes romans.

Je m'appelle René Van Cauwenberg. Je mesure un mètre soixante-huit, j'ai les yeux verts, les cheveux blond cendré. J'ai les jambes poilues et ronge mes ongles. Mes oreilles décollées me freinent lorsque je roule à vélo et mes pieds plats m'empêchent de courir vite.

Cependant, ces petits inconvénients ne m'empêchent pas de jouir pleinement de mon bonheur !

Vous avez hâte de connaître mon histoire, non ? Arrêtons donc ma présentation et situons les faits !

Ce récit est celui de la première tranche de ma vie, celle qui vient juste de se terminer. En effet, depuis peu, j'ai entamé la seconde et je peux vous dire

qu'elle est très riche en rebondissements, peut-être autant que la première, mais ça, ce sera une autre histoire, je vous la raconterai plus tard.

Asseyez-vous confortablement, calez votre cul dans le fond du fauteuil et prévenez-moi lorsque vous serez prêt.

Allez ! On y va ?

*

* *

Ma mère m'a gracieusement mis au monde un mercredi matin pluvieux et venteux de février 1969, dans un petit, très petit appartement situé dans un petit quartier sympathique de la banlieue de Bruxelles, capitale de mon petit pays et de l'Europe.

La lune finissait de se cacher dans le ciel à peine éclairé par les premières lueurs du jour qui pointaient à l'horizon. Le vent soufflait et sifflait dans les trous des vitres, mal rebouchés avec le papier du journal du jour et de la veille de ces petites réparations ainsi que du papier hygiénique non encore utilisé.

Josette, c'est comme cela que s'appelle maman, était une femme frêle et timide. Je ne crois pas qu'elle était moche. Ses cheveux noirs étaient coiffés vers l'arrière alors que ses dents allaient de l'avant, ce qui équilibrait l'architecture de sa tête aérodynamique.

Elle ne fumait pas de cigarettes qu'elle aurait pu rouler avec ses doigts et dont le papier aurait pu être fermé grâce à sa salive étalée d'un coup de langue habile et ferme. Non, elle préférait garder une bonne santé pour pouvoir monter, sans être essoufflée, les escaliers qui menaient à l'appartement, sans devoir cracher des glaires jaunes ou verts dus à la fumée du tabac.

Elle trouvait de toute façon inconvenant de cracher dans les escaliers où tout le monde passe.

Vous comprendrez dès lors que sa voix cassée n'était pas le résultat des vingt à trente cigarettes quotidiennes qu'elle aurait pu fumer. Ses cordes vocales étaient simplement détendues à cause des cris qu'elle poussait tous les jours vers 16 h 35 du quatrième étage pour ordonner aux enfants qui jouaient sur le trottoir d'être moins bruyants !

À l'époque, elle ne voulait pas être témoin de Jéhovah ni de qui que ce soit d'ailleurs, car elle n'avait ni le temps de témoigner, ni de colporter les témoignages des autres de maison en maison. Elle était femme au foyer et, à l'occasion, photographe d'objets trouvés, d'un mètre maximum¹.

Elle aurait préféré collectionner ces objets trouvés en réel, en trois dimensions, mais l'ironie du sort a voulu que l'espace lui manquât dans l'appartement et que, par conséquent, elle dût plutôt choisir de les photographier. Les photos sont moins volumineuses, il est donc plus facile de les stocker.

Nous habitons un petit « trois pièces » situé au quatrième étage d'une ancienne maison de maître qui en comptait cinq, comme on peut en rencontrer beaucoup à Bruxelles. Le grenier était collectif, ainsi que la cave. Il ne nous restait donc que les trois pièces dans lesquelles nous devons vivre et stocker nos collections éventuelles. Il fallait en outre laisser un couloir libre pour pouvoir entrer et sortir. Maman

¹ Photographier des objets d'une grandeur dépassant le mètre exige trop de recul et le travail est effectué à l'intérieur, ce qui limite cette possibilité.